

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 85 (1997)

Heft: 1403

Artikel: Terre pouvoir : terre devoir : la paysanne, entre rôle et métier

Autor: Rihs, Alexandra

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-281162>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Valérie Miéville-Ott
Photo : Simone Ecklin

TERRE pouvoir

TERRE devoir

Côté négatif, les liens entre la femme et la terre ont souvent été exacerbés par penseurs et artistes afin de nous confiner dans des domaines dits «naturellement» féminins et, dans la foulée, de nous en interdire nombre d'autres. Côté positif, il est vrai que terre et féminité, et donc pouvoir créateur de la femme, sont intimement liés dans les mythes, croyances et autres représentations statuariques. Quant aux femmes, elles sont divisées en plusieurs clans: celles qui détestent le «naturellement terrien»; celles qui ne se sentent pas plus proches de la terre que les hommes; celles qui dans une certaine mouvance nous voient belles, bonnes et productrices; celles qui ont toujours travaillé la terre et n'en pensent pas grand-chose; celles qui n'en pensent pas moins et enfin les paysannes, agronomes, vigneronnes et autres potières de notre dossier qui évoquent leur rôle et nous disent ce qu'elles en pensent, elles, de notre, votre TERRE.

LA PAYSANNE, ENTRE RÔLE ET MÉTIER

«Le rôle de la femme sur une exploitation agricole consiste davantage en une extension de son rôle de mère et d'épouse qu'en un véritable métier.» Ce constat, Valérie Miéville-Ott le tire autant de sa formation d'ethnologue ayant étudié le statut de la paysanne suisse que de sa pratique, puisqu'elle a côtoyé les agriculteurs de montagne jurassiens entre 1988 et 1994, en tant que conseillère agricole au Service neuchâtelois de vulgarisation agricole. Citadine intéressée de longue date au monde rural d'ici et d'ailleurs, elle nous livre quelques prolongements de cette double expérience.* Et nous définit le rôle et la place de la femme en milieu rural:

Ils sont vécus différemment en montagne et en plaine: la paysanne de montagne participe davantage aux travaux de l'exploitation, dont la structure rend sa force de travail d'autant plus indispensable que des raisons finan-

cières ne permettent pas de la remplacer par celle d'un employé. En plaine, avant tout femme au foyer, ses tâches sont plus restreintes; le nettoyage du matériel de traite, par exemple, peut être considéré comme une extension de la vaisselle domestique à la vaisselle de l'écurie...

En débarquant dans le milieu agricole neuchâtelois de montagne, j'ai été surprise de constater combien la répartition des tâches se révèle stricte et précise. Sur le domaine d'exploitation comme dans la sphère domestique, la femme met en œuvre les mêmes capacités de mère, d'éducatrice et de soignante, couramment reportées sur la surveillance des animaux et les soins nourriciers. Elle s'occupera ainsi prioritairement de nourrir les veaux, de distribuer le fourrage aux vaches et des soins aux petits animaux, à l'exception des lapins, souvent confiés aux enfants.

Elle participe aussi régulièrement aux travaux des foins mais ne fauche pas, car toutes les tâches relativement dangereuses et demandant de la force physique sont dévolues à l'homme: labourer, herser, semer, les traitements, la fumure sont des domaines spécifiquement masculins. La pay-

sanne est cependant très présente au niveau de son travail sur la sphère d'exploitation, alors que l'homme l'est nettement moins dans la sphère domestique.

LE STATUT DES FEMMES S'EN TROUVE-T-IL INFÉRIORISÉ?

Le travail avec le vivant requiert des compétences intimes et invisibles: quand une vache vèle ou entre deux saisons de cultures, il faut savoir attendre, parfois ne rien faire, et l'attente est peu valorisée dans notre société. Bien que le troupeau ait une grande importance pour les exploitants de montagne, les paysannes n'ont pas une image très positive d'elles-mêmes. Le travail avec les animaux les met en relation avec d'autres corps, avec la maladie et la mort, et leur demande un investissement émotionnel culturellement associé au féminin. Elles jugent souvent ces savoirs «naturels» et sans valeur particulière, comme si travailler avec des gestes nus, sans passer par des outils ou des machines importantes, signifiait ne rien faire... On retrouve là un problème plus général de société, qui privilégie les actes spectaculaires.

PAYSANNE, EST-CE UNE RÉFÉRENCE, UN MÉTIER RECONNU?

Les Françaises se sont appelées très vite agricultrices, alors que les Suissesses préfèrent se désigner comme paysannes, une différence qui n'a rien d'anodin. Elles diront que le mot agricultrice n'est pas joli ou difficile à prononcer, mais leur discours sous-jacent est qu'il fait trop référence à la technique, à un titre, au chef d'exploitation. Plus doux, plus chantant, paysanne renvoie à l'âme de l'exploitation,

l'autoapprovisionnement, aux conserves, aux soins aux malades... Toujours cette image d'infirmière, de nourricière et de ménagère!

Dès le départ, de grandes différences de parcours orientent la formation des hommes et des femmes. A 16-17 ans, s'il souhaite reprendre la ferme de ses parents, le jeune homme se formera comme agriculteur et choisira donc un métier, alors que la jeune fille, qui reprend très rarement l'exploitation parentale, choisira un mari. Elle n'entre

les agriculteurs demandent à voir «le» conseiller. Nous nous retrouvons donc dans la situation du couple sur l'exploitation, confinées dans des séances de groupes qui laissent peu de traces tangibles de notre intervention.

Par la suite, j'ai été chargée d'expliquer à des groupes masculins inscrits en production intégrée les exigences de ces nouvelles contributions écologiques et de les aider à remplir des formulaires assez complexes. Les échanges se sont nettement animés dès lors qu'il s'est agi d'aborder des problèmes techniques très concrets! En tant que femme, non technicienne et citadine, parler de ce domaine réservé aux hommes qu'est la fumure était une gageure... Surtout pour leur recommander d'en mettre moins! Le savoir théorique se base sur des réalités, tel un usage d'engrais souvent excessif, mais les arguments écologiques se heurtent à l'expérience des contraintes pratiques de l'agriculteur sur son exploitation; en se lançant dans l'inconnu, il redoute avant tout de rater ses récoltes.

Avec les paysannes, j'ai été confrontée à d'autres paradoxes. Bien qu'elles passent plusieurs heures par jour à l'écurie, elles se montraient très réticentes à toute proposition de cours sur l'alimentation des vaches ou la fertilité du troupeau, par crainte de créer des conflits au sein du couple. Revendiquer une place plus égalitaire s'avère effectivement risqué, car l'agriculture est fondamentalement un métier de couple, fonctionnant sur le lien très puissant de la complémentarité et de l'interdépendance. Consciente qu'elle dispose d'une certaine autonomie dans sa sphère propre, la paysanne craint aussi de lâcher la proie pour l'ombre: si elle en sait trop, son mari pourrait vouloir se reposer sur elle, créant une surcharge dans un contexte où lieu de travail et de vie sont étroitement mêlés.

Tout en comprenant leurs motivations profondes, mon éventail de thèmes d'intervention se trouvait ainsi limité à des demandes de conseil touchant leur rôle domestique et nourricier, alors que j'aurais souhaité aborder des questions techniques, politiques et de gestion leur permettant de se préparer à un environnement agricole en pleine mutation.

qui met de l'huile dans les rouages de relations étroitement imbriquées entre vie familiale et professionnelle, permettant à l'exploitation de bien fonctionner. Plus concrètement, être femme d'agriculteur n'est pas officiellement considéré comme une profession. Quand elle doit remplir des papiers, elle s'inscrit comme ménagère rurale ou sans profession. Une paysanne est donc une femme au foyer qui étend ses compétences à l'exploitation, aussi bien au niveau du statut social que de la perception personnelle...

On cherche pourtant à promouvoir sa professionnalisation par une formation de trois ans aboutissant à un diplôme, qui leur permettra ensuite d'engager des apprenties – mais des apprenties ménagères rurales! Ayant enquêté sur le sens de cette formation, j'ai réalisé que malgré ses buts très progressistes, visant à faire de l'épouse une coexploitante à part entière, les trois quarts des cours dispensés touchent à la couture, au ménage, au potager, à

presque jamais dans une école d'agriculture, mais devient ménagère rurale, secrétaire, employée de commerce ou aide-infirmière. Sa formation future dans la ferme du mari dépendra de la négociation du couple sur la répartition des tâches. J'ai surtout côtoyé des couples âgés de 40 à 50 ans: chez les jeunes, où l'épouse n'est pas forcément issue du milieu paysan, la distribution des rôles sera sans doute vue un peu différemment.

QUELS ONT ÉTÉ LES IMPACTS DE CETTE DIVISION DES RÔLES SUR VOTRE ACTIVITÉ DE CONSEILLÈRE AGRICOLE?

Dans un premier temps, partageant ce poste avec une autre conseillère, je m'occupais d'animer des groupes exclusivement féminins, tandis que nos collègues masculins collaboraient avec les maris. Nous recevions très peu de demandes de conseil individuel sur les fermes; en cas de problème,

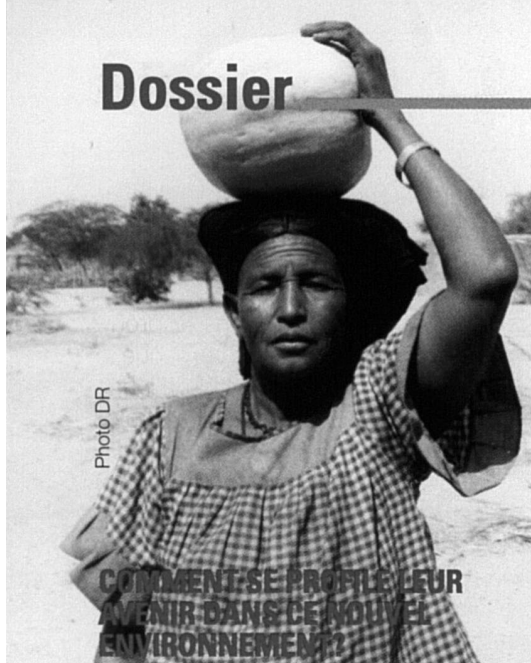


Photo DR

COMMENT SE PROFILER
AVENIR DANS CE NOUVEAU
ENVIRONNEMENT?

L'orientation vers une certaine tertiarisation demandera à l'agriculteur d'être si possible à la fois techniquement plus pointu, pour produire à moindres frais, et de devenir un prestataire de services, remettant douloureusement en cause son identité profonde de fournisseur d'alimentation. Quand se sentir utile a signifié produire à tout prix et qu'il s'agit désormais d'entretenir le paysage et de se lancer dans le tourisme, il est normal de se sentir déstabilisé.

Restées un peu en retrait du processus d'intensification de la production qui a prévalu ces trente dernières années jusqu'à atteindre ses limites, les paysannes prendront peut-être plus facilement ce virage à 180°. Lors de ma dernière année en tant que conseillère agricole, ma collègue et moi avons mis sur pied le projet de tourisme «Aventure sur la paille», qui a démarré dans le Jura avant d'essaimer. A chaque réunion, nous nous sommes retrouvées avec une majorité de femmes... L'hébergement à la ferme, le tourisme rural et la vente directe de produits régionaux seront sans doute prioritairement leur lot. Avec quelle surcharge de travail? Pourront-elles gérer ces activités de façon autonome, depuis la prise de décision et les investissements jusqu'aux bénéfiques? Si oui, cette nouvelle répartition des tâches, bien que ne dérogeant pas aux rôles traditionnels, aura des répercussions positives pour elles.

Propos recueillis par **Alexandra Rihs**

*Expérience relatée dans la Revue de la société suisse d'ethnologie «Tsantsa» (No 1, 1996, disponible au Musée d'ethnographie de Neuchâtel).

LA DOUBLE VIE DE CHARLOTTE

Elle a osé! Charlotte Hasler Opliger a quitté Zurich où elle avait fait ses études d'ingénieure agronome, pour l'Emmental bernois où elle est devenue la première femme enseignant à l'Ecole d'agriculture de Langnau. Propulsée à l'âge de vingt-six ans à la tête de deux classes d'agriculteurs en formation, une bonne quarantaine de jeunes gens âgés d'une vingtaine d'années.



Photo : OPAV, Sion

«Mes élèves m'ont dans l'ensemble bien acceptées, note-t-elle. Des gars de la région, plutôt sympathiques». L'un d'eux est du reste devenu son mari. «Mais, poursuit-elle, j'ai aussi été en butte à une hostilité larvée de la part de participants à des séminaires et des cours de perfectionnement, déjà établis à la tête d'exploitations agricoles, qui cherchaient systématiquement à me tendre des pièges.» Charlotte est née, il y a une quarantaine d'années, dans une de ces communes huppées de la «côte d'or» du lac de Zurich. Rien ne semblait la prédestiner à assumer conjointement avec son mari l'exploitation d'un domaine agricole de 20 hectares à Wasen, en Emmental. Et pourtant: «Enfant, j'étais très délicate des poumons. Mes parents ont décidé de passer tous les hivers à la montagne, dans le canton de Schwytz, où j'ai pu aller en classe jusqu'à la fin de l'école primaire. J'ai adoré vivre en pleine nature, en contact avec des gens qui aimaient la terre et les animaux.» Redevenue citadine pour de bon, elle ne se pose pas trop de questions, la matu en poche, sur le choix de ses études. L'Ecole polytechnique fédérale de Zurich est le lieu idéal pour se spécialiser en agronomie. Alexandre Opliger, son mari, gère le domaine familial avec son père. 20 hectares, dont 3 sont affectés à la culture des céréales; l'essentiel est réservé au bétail pour la production du lait et ses dérivés. L'ingénieure agronome se passionne pour la production laitière: «Mais mon beau-père ne cesse de me rappeler que lui est le seul patron à

l'étable», souligne-t-elle. Une raison de plus pour elle de se battre pour préserver son enseignement, à côté de la culture de produits maraîchers et de l'élevage d'un petit cheptel de chèvres, moutons et cochons. Il y a trois ans, son mari s'est converti à la production intégrée. Il vient de passer à la production biologique. «Par conviction, comme de nombreux collègues de la région, soucieux de préserver un certain équilibre naturel», note-t-elle.

Charlotte n'a jamais arrêté de donner ses cours, même lorsqu'elle était sur le point d'accoucher. «Mon contrat est renouvelé d'année en année. C'est clair que j'aurais bien voulu m'occuper de mes deux enfants lorsqu'ils étaient tout petits. Mais je savais que si je sautais une année, je pouvais dire adieu à mes classes.» Dans le canton de

Berne, à l'exception d'une seule, les quelques femmes qui enseignent dans l'une de ses sept Ecoles d'agriculture ont des contrats à durée déterminée. Une situation plutôt inconfortable.

Charlotte est une crocheuse. Elle dévore les publications agricoles, assaille de questions ses collègues, car, affirme-t-elle, «les cours de perfectionnement coûtent cher, c'est donc une gâterie que de pouvoir en fréquenter un de temps à autre». Assumant par ailleurs le secrétariat de la section Emmental de l'Association de la vache tachetée, elle se trouve en première ligne pour tout connaître sur cette race de bovidés.

Son avenir, Charlotte l'envisage avec sérénité: «Notre domaine, qui est d'une taille supérieure à la moyenne, nous permet de vivre. Certes, les paiements directs «pour la gestion écologique du paysage», sont pour nous d'importance vitale, même si nous préférons pouvoir vendre nos produits en échange de billets de banque plutôt que de recevoir un mandat postal, sourit-elle. Mais nous sommes convaincus que la paysannerie suisse doit s'accrocher, diversifier sa production, trouver des créneaux nouveaux, dans le but primordial de préserver son autonomie par rapport aux producteurs étrangers. Nous-mêmes, nous avons commencé l'été dernier à produire du fromage en alpage.» Expérience que Charlotte, à l'origine de l'entreprise, compte fermement renouveler cette année, seule sur l'alpage avec ses enfants et un valet.

Anne-Marie Ley